

# *En guise de conclusion: mobilités ou mobilité ?*

---

*Yves GRAFMEYER*

**Yves GRAFMEYER**  
*Institut Universitaire de France  
Groupe de recherches sur la socialisation,  
Université Lumière Lyon 2*

**L**es contributions rassemblées dans ce recueil tissent un propos à plusieurs voix et aussi, oserions-nous dire, à plusieurs voies. Circulant entre les lieux, les époques et les approches, elles finissent par solliciter du lecteur une véritable mobilité intellectuelle qui, au demeurant, n'est sans doute pas inutile à la pleine intelligence des processus mêmes de mobilité.

Au fil des pages se dessinent, s'affirment et s'entrecroisent des lignes d'interrogation dont Laurence Fontaine, dans sa présentation liminaire, a excellemment décrit les multiples registres. Ce n'est donc pas ici le lieu d'y revenir, ni d'ailleurs de figer les réponses apportées par chaque auteur en un bilan des acquis, même provisoires. Je me contenterai de proposer quelques remarques additionnelles sur trois des problèmes qui ont été abordés au cours de ces journées. Au delà de leur dimension méthodologique, voire technique, ces problèmes sont de ceux auxquels se trouve nécessairement confronté tout raisonnement en termes de mobilité. Aussi n'est-ce pas un hasard si, à

chaque fois, le point de vue du sociologue me semble en forte consonance avec les investigations et les prudenances de l'historien.

Le premier point concerne ce qu'il est convenu d'appeler la critique des sources.

Que les sources collectées par le chercheur (et transformées par lui en données scientifiques) puissent se révéler lacunaires, tronquées, peu fiables, voilà qui n'est certes pas propre au champ couvert par les études de mobilité. Il est déjà plus intéressant de noter, comme l'ont fait plusieurs intervenants, que les diagnostics de mobilité ou d'immobilité sont toujours, du même coup, tributaires dans une certaine mesure de la manière même dont la source a été constituée. Parce qu'elle agrège des informations portant sur des individus, et parce qu'elle traite ces informations dans une perspective temporelle, l'approche par les mobilités prend toujours le risque de passer à côté de l'essentiel si les lacunes du matériau lui imposent un recours par trop systématique à l'interpolation des données manquantes et au «lissage» des flux et des tendances. Pour les mêmes raisons, elle est sans doute encore plus sensible que les études transversales de stratification à l'incertitude des appellations de métier ou de statut.

Préexistant par définition à la curiosité de l'historien, les sources dont ce dernier se saisit résultent ordinairement de l'activité d'une institution (Etat, Eglise, municipalité, entreprise, corporation, syndicat, famille...). S'il s'agit de séries plus ou moins régulières portant sur des grands nombres, il convient de rapporter les données codifiées et traitées aux logiques institutionnelles qui ont jadis présidé à leur enregistrement comptable, ainsi qu'aux enjeux autour desquels se sont constituées ces pra-

tiques d'enregistrement. S'il s'agit de récits de type (auto)biographique, il faut s'interroger de façon analogue sur les raisons, les circonstances et les destinataires de ces récits. En bref, la « source » est toujours un produit de pratiques sociales, destiné à des usages sociaux.

Dans ce processus de production interviennent toujours peu ou prou ceux-là mêmes qui figurent dans la source. Passivement, pour autant que les propriétés et les événements consignés par un tiers dépendent de la manière dont ce tiers perçoit et décrit l'intéressé. De façon beaucoup plus active, à chaque fois que les informations reposent sur une déclaration de l'intéressé, unilatérale ou négociée, qui engage du même coup tous les enjeux liés à la présentation de soi.

La question qui surgit alors va bien au delà de la « fiabilité » de la source, car elle ne se pose pas uniquement en termes d'exactitude ou d'inexactitude, de conformité ou d'inadéquation à ce qui serait censé être la « vraie » information. En effet, l'incertitude fait dans une certaine mesure partie intégrante des phénomènes observés. Elle n'est pas seulement affaire de description de la « réalité ». Ou plutôt, la procédure même de la description impose de porter à l'explicite les ambiguïtés d'un mouvement, de cerner le flou d'un statut, de figer en une image synthétique et instantanée des propriétés individuelles qui risquent d'être justement d'autant plus incertaines que l'individu est plus mobile. Tout dépend alors des enjeux qui s'attachent à la situation sociale particulière dans laquelle prend forme et prend sens l'acte de désigner autrui, ou de se désigner face à autrui. Ainsi peut-on comprendre que l'administration publique, l'entreprise, le syndicat ou le salarié n'interprètent pas de la même façon le jeu parfois complexe entre les

titres, les grades et les postes, ou bien encore que l'ébéniste puisse se déclarer par ailleurs employé des chemins de fer... Les difficultés à situer et à se situer ont d'ailleurs toutes les chances d'être particulièrement fortes quand les acteurs de la désignation s'inscrivent dans un contexte où l'instabilité des appartenances et des repères leur paraît (à tort ou à raison) ouvrir une plus grande indétermination de leur propre champ de possibilités.

Il en va de la problématique de la mobilité comme de celle du changement. Comment identifier et dénommer le substrat stable de ce que l'on pose par ailleurs comme susceptible de changer ou d'être mobile, qu'il s'agisse d'individus sociaux, de groupes, d'organisations, voire de collectivités nationales? Jusqu'à quel point ce qui a changé reste-t-il suffisamment le même pour qu'on se refuse à considérer qu'il s'agit, en définitive, d'autre chose? La question a d'ailleurs deux faces: l'une concerne les objets de la connaissance, l'autre, les catégories mobilisées dans l'acte même de connaissance. Une taxinomie forgée pour décrire la structure sociale du début du siècle se révèle assurément moins pertinente pour les années 1930 ou, a fortiori, pour la société contemporaine. Conserver à tout prix la même nomenclature au fil du temps, c'est imposer un isomorphisme de plus en plus artificiel entre les coupes transversales successives. Mais l'adapter aux évolutions ne va pourtant pas sans difficultés, puisque cela revient à intégrer à l'outil d'observation l'effet cumulé des multiples parcours individuels qu'on se proposait précisément d'évaluer grâce à cet outil. Les études de mobilité sur longue ou très longue période ne s'en trouvent pas pour autant disqualifiées, mais elles se confrontent inévitablement à l'obligation de ces ajustements problé-

matiques entre la logique des trajectoires individuelles et la logique des ensembles sociaux qui tout à la fois en découlent et en commandent les lignes de force.

L'aisance et la maîtrise dont les historiens ont toujours fait preuve dans le maniement critique des sources est une tradition de leur métier. Les contributions qui ont été présentées au cours de ces journées ne font pas exception à l'usage. Il n'en faudrait cependant pas conclure que le recours à des données d'enquêtes contemporaines, produites tout exprès pour mieux connaître les faits de mobilité, dispenserait leur utilisateur de telles précautions.

Pour ne prendre qu'un exemple - mais il est de poids -, on retrouve très exactement dans les travaux réflexifs que l'INSEE développe depuis quelques années sur son propre appareil statistique tous les thèmes qui viennent d'être évoqués: variabilité des appréciations de la mobilité en fonction des catégories construites pour l'appréhender; conditions sociales de production et d'enregistrement des appellations professionnelles; arbitrages entre les coûts scientifiques de l'obsolescence des nomenclatures et ceux induits par leur remaniement; interdépendance entre les catégories savantes produites par l'institution et les catégories pratiques qui tout à la fois les inspirent et peuvent en retour s'en nourrir; rétroaction de la problématique de la mobilité sur la logique même des classements. Ce dernier point est bien illustré par certains des réaménagements qui ont été apportés en 1982 à la grille française des Professions et Catégories Socio-professionnelles. Ainsi, prenant acte du fait que la part des femmes n'avait cessé de se renforcer au sein de la catégorie des employés, l'INSEE donne à ce groupe professionnel de nouveaux contours

qui visent délibérément à y accentuer encore la prépondérance féminine. De même, si les artistes sont désormais rattachés au groupe des « Cadres et professions intellectuelles supérieures », c'est, explique-t-on, moins en raison de la nature intrinsèque du métier d'artiste ou, a fortiori, d'une mesure scolaire de sa « qualification », qu'en vertu des origines sociales les plus fréquemment attestées chez ceux qui exercent ce métier. Décisions légitimes et critères parfaitement explicites, mais dont il convient naturellement de se souvenir si l'on veut ensuite prendre la mesure exacte de la féminisation du monde des employés, ou bien porter un jugement sur les mobilités et les rigidités sociales caractérisant la population qui a été regroupée sous la rubrique des Cadres et professions intellectuelles supérieures...

En d'autres termes, l'obligation d'un rapport critique aux données ne s'impose pas seulement à ceux qui fondent leurs travaux sur des sources produites à d'autres fins que celles de la science. Toute production d'information est un processus social. Les conditions et les règles qui ont présidé à cette activité sont certes très inégalement explicitées, très inégalement accessibles selon la nature de la source. Mais l'objectivité visée par les données « savantes » n'est pas, pour autant, en complète rupture avec la relativité qui s'attache aux sources « indigènes », puisque les unes et les autres sont toujours prises dans des enjeux sociaux, dont les enjeux de connaissance ne peuvent être totalement détachés.

Un deuxième fil conducteur traverse les textes de ce recueil : il s'agit de la question des échelles d'observation et d'analyse.

Là encore, le regard que l'on porte sur les phénomènes de mobilité dépend

en partie du point de vue que l'on adopte. On voit bien, en particulier, tout ce qu'a pu apporter la montée en puissance d'études localisées soucieuses de restituer, entre les mouvements des personnes et la transformation des structures sociétales, toute l'épaisseur des lieux, des milieux et des contextes spécifiques dans lesquels s'inscrivent les biographies. Cerner ces configurations singulières, ce n'est pas seulement se montrer respectueux de l'inépuisable diversité des situations locales, des systèmes d'action et des espaces de vie. C'est aussi une manière de travailler sur un maillon de sens indispensable à l'intelligence des mobilités.

C'est ainsi que chaque ville, quels que soient ses rapports avec des territoires plus larges, représente en soi une totalité concrète où s'articulent de façon originale des formes d'activité, des groupes sociaux et des institutions spécifiques. Flux migratoires et circulations socio-spatiales internes à la ville tirent en partie leur sens du jeu des contraintes, des opportunités et même des catégories de classement qui confèrent à cette collectivité humaine sa physiologie propre.

De même, l'étude de la mobilité professionnelle trouve les meilleures conditions de sa mise en œuvre dans une exploration différenciée des univers de travail. Les entreprises, les milieux, les réseaux et les organisations professionnelles structurées sur la base du métier ou de la branche contribuent au modelage des identités, à l'élaboration des catégories qui les décrivent, et à l'orientation des parcours individuels. Ces véritables matrices de mobilité (et aussi d'intégration ou de stabilisation dans un statut) sont traversées par des dynamiques spécifiques de proximités et de distances, de continuités et de ruptures, dont les recherches conduites à

plus large échelle ne peuvent comptabiliser que de façon externe les effets agrégés.

Mais on peut, tout aussi bien, considérer ces entités collectives, ces organisations et ces groupes comme autant d'agencements particuliers (et parfois instables) de trajectoires personnelles qui se trouvent peu ou prou prises dans leur orbite, mais sans nécessairement s'y confiner, ni s'y pérenniser. De l'étude de contextes locaux à cette entrée en termes de populations, il n'y a d'ailleurs qu'un pas, et les deux points de vue peuvent aisément se combiner. Simplement, l'idée d'approche locale prend dans le deuxième cas un tour plus métaphorique, puisque le projecteur se déplace en direction de faisceaux de destinées dont l'articulation à des territoires et à des systèmes d'action localisés n'est pas donnée d'avance. Tout au contraire, cette articulation devient justement l'un des principaux objets de la recherche.

Que l'on étudie des filières d'immigration, des cohortes de retraités ou des types de cheminements professionnels, c'est alors le raisonnement longitudinal qui tend à s'imposer. Au comptage de flux se substitue le suivi d'itinéraires individuels où l'ordre des séquences, leurs temporalités propres, et aussi les conditions de leur enchaînement, comptent bien davantage que le simple dénombrement des changements de position. Tout comme ce sont les lignes d'un réseau qui confèrent leur place aux points qu'elles relient, ce sont ici les passages, les enchaînements et les ruptures qui donnent sens aux positions instantanées. Et l'on a pu voir combien plusieurs des contributions qui précèdent se sont justement montrées soucieuses de situer les individus étudiés dans le double mouvement de leur propre histoire et des configurations

sociales au sein desquelles ils se meuvent.

L'attention portée à la diversité des contextes, des populations et des processus est une des richesses de ce recueil. Sur ce point encore, il serait aisé de montrer combien cette exigence, qui a ses lettres de noblesse dans les travaux des historiens, rencontre aujourd'hui d'échos dans une sociologie moins portée que naguère aux théories macroscopiques. Il reste que l'analyse fine de processus locaux représente bien un registre (sans doute indispensable) des études de mobilité, mais non une fin en soi. A tout le moins, elle ne disqualifie pas la question des voies de la généralisation à partir de la connaissance de cas singuliers. Elle ne dispense pas non plus de se demander comment raccorder la diversité des dynamiques saisies à petite ou moyenne échelle aux transformations d'ensemble qui tout à la fois en intègrent les effets et imposent en retour leurs propres systèmes de contrainte sur les mobilités. Aussi était-il particulièrement fructueux de pouvoir confronter deux investigations portant, pour des périodes comparables, l'une sur la société zurichoise, l'autre sur l'ensemble de la confédération helvétique. Ou encore de s'interroger, à la faveur d'un même exposé, sur les rapports que les phénomènes de mobilité entretiennent à la fois avec la question du développement régional et avec celle de l'intégration nationale.

Le croisement des sources, qui est d'ailleurs l'une des manières les plus fécondes de relativiser l'apport d'une source particulière, se trouve donc redoublé par le croisement des approches et des échelles d'analyse. C'est pourtant un troisième critère de partition qui a commandé l'architecture de ces journées : il y fut question de mobilités sociales, puis de mobilités

spatiales, et enfin de mobilités professionnelles.

Cette trilogie commode est un produit de l'histoire de nos disciplines. Sans doute faut-il voir l'étape la plus marquante de cette construction dans le cadre théorique que Pitirim Sorokin élabore, en réaction manifeste contre la tradition de l'École de Chicago, pour circonscrire de manière claire et distincte la question de la seule mobilité *sociale*, en précisant du même coup les instruments appropriés à l'analyse de ce champ particulier. Limitée en principe à la dimension intra-générationnelle, la mobilité professionnelle en vint à constituer par dérivation un registre spécifique, dans le temps même où s'autonomisait de son côté le champ de la mobilité proprement spatiale (migrations, mobilités résidentielles et déplacements quotidiens).

Y aurait-il donc plusieurs sortes de mobilités? Oui, dans une certaine mesure, si du moins l'on accepte de s'interroger sur les interférences entre ces diverses lignes d'analyse qui ont chacune leur valeur heuristique, mais qui gagnent à s'éclairer mutuellement. Et les participants de cette rencontre n'ont pas attendu le commentateur pour convenir que, bien entendu, « les choses ne sont pas si simples », et qu'il est souvent utile de tenir ensemble ce que l'on a commencé par séparer.

La question ne se pose toutefois pas dans les mêmes termes selon le niveau d'analyse que l'on décide de privilégier. Le déplacement d'accent, d'une vision pluraliste *des* mobilités vers une problématique plus unifiée de *la* mobilité, semble assez fortement associé à la manière même dont sont sélectionnés et agencés les traits retenus pour décrire les individus que l'on étudie. Et ce n'est pas un hasard si, dans les travaux les plus soucieux de restituer dans toute

leur complexité des carrières, des trajectoires individuelles ou familiales, voire des biographies au sens fort du terme, les frontières tendent souvent à s'épaissir entre les diverses espèces de mobilités que les grandes constructions statistiques n'ont au contraire pas trop de peine à dissocier. Paradoxalement, c'est lorsque l'on ajuste la focale au plus près des êtres dont on s'attache à retracer le destin que tendent à s'estomper les découpages rendus possibles, et peut-être même nécessaires, par l'abstraction des comptabilités sociales. Pour forcer le trait, l'éclatement de la mobilité en composantes relativement spécifiques serait en quelque sorte la rançon d'une approche macroscopique et structurelle. Inversement, l'observation intensive d'unités restreintes favoriserait plutôt, en contrepartie des risques de dispersion qu'elle comporte, l'intelligence de processus multidimensionnels qui mettent en jeu tout à la fois les liens interpersonnels, les lieux géographiques et les statuts sociaux. Resterait alors à s'interroger, en définitive, sur les rapports que ces découpages institués entretiennent avec les catégories de pensée selon lesquelles les acteurs sociaux, mobiles ou non, vivent effectivement le sens de leur implication simultanée dans ce qui apparaît à l'observateur comme des registres différents de leurs trajets, de leurs activités et de leurs projets.

*A paraître prochainement*

**Christian CHEVANDIER**

***Cheminots en usine***  
***Les ouvriers des ateliers d'Oullins***

Ouvriers d'usine par leur formation et la réalité de leur travail, mais cheminots du fait de leur appartenance à la Compagnie de chemins de fer du P.L.M., ils ont fabriqué puis réparé pendant plus d'un siècle des locomotives à vapeur. L'utilisation des sources les plus classiques de l'historien, tout comme le recours à l'informatique, ont permis de tracer les itinéraires individuels et familiaux de ces hommes.

Les permanences comme les ruptures apparaissent à travers cette étude d'histoire sociale, qui prend en compte tout autant l'organisation de la production, les conditions de travail, les mobilités professionnelles, géographiques et sociales, que les mouvements collectifs. La dernière partie, consacrée au syndicalisme, associe une description précise à une analyse de son rôle au sein de la corporation.

*A paraître prochainement*

**Mathilde DUBESSET**

**Michelle ZANCARINI FOURNEL**

***Parcours de femmes,  
réalités et représentations  
Saint-Etienne, 1880-1950***

Cette étude s'inscrit dans le champ nouveau de la recherche historique qu'est l'histoire des femmes et des rapports entre les sexes. Petites-filles, adolescentes encadrées par les congrégations puis l'École de la République, ouvrières des ateliers de rubanerie, mères de famille que les autorités de l'entre-deux-guerres entendent protéger, sages-femmes de quartiers ou encore employées de la maison Casino sont les actrices d'une histoire saisie à travers des parcours individuels et collectifs. Une relecture des sources classiques, enrichie par l'enquête orale, a permis de mettre en lumière les partages du masculin et du féminin, les contraintes diverses qui pèsent sur les femmes mais aussi les pouvoirs dont elles sont investies. Au fil de cette recherche, on voit aussi surgir de multiples décalages entre les réalités de la société stéphanoise, en ce premier XXe siècle, et les représentations fournies par la mémoire, celle d'hommes et de femmes qui, au-delà de leurs différences, partagent une histoire commune.